

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS SEE PUBLISHING CO. LIMITED. Bureau: 323 rue de Charbon, entre Cour et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Regrets d'Etoile. Hérosme de Contrabande. L'Esprit de 1828. Dernier Sourire. Poésie. Mondanités. Chiffons. Les Marie. Cuisine.

PESSIMISTES.

Si Richmond Pierson Hobson a montré qu'il était un officier de marine aussi habile que courageux en coulant le charbonnier "Merriman" à l'entrée de la Baie de Santiago, dans une tentative infructueuse mais glorieuse d'y enfermer la flotte espagnole commandée par Cervera, il a eu, depuis qu'il a quitté le service et s'est jeté dans la politique, se maintenant en évidence devant le public et manœuvrant avec bonheur sa barque personnelle. Il est aujourd'hui membre du congrès, et la persistance avec laquelle, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il traite par la parole ou par la plume la politique internationale, semble indiquer qu'il a de plus hautes visées. Quelqu'il en soit, M. Hobson vient de donner son avis sur l'état actuel des relations entre le Japon et les Etats-Unis. Il s'était précédemment intéressé à la controverse, mais il n'avait jamais été aussi positif n'avait tiré des conclusions aussi précises. Suivant lui, le Japon ne cherche qu'un prétexte d'entrer en guerre contre les Etats-Unis, et il va même jusqu'à dire que si le gouvernement du Mikado ne trouve pas d'autre prétexte il prétend que le peuple japonais a l'habitude de l'envoi de la flotte américaine de l'Atlantique au Pacifique et demandera aux autorités de Washington d'y renoncer. Il ajoute que la période qui s'étendra entre aujourd'hui et l'ouverture de canal de Panama sera l'une des plus dangereuses dans l'histoire des Etats-Unis. Les événements de Chine inquiètent aussi, et il y voit une probabilité de guerre au mois de février prochain, sinon auparavant.

Le Japon et les puissances européennes veulent étaler les Américains du marché asiatique, et pour atteindre ce but ils ont conculé des traités par lesquels leurs sphères d'influence respectives sont déterminées. Il en résulte que dans une guerre avec les Etats-Unis le Japon aurait l'appui moral de toutes les puissances, et ne voit d'espoir de paix que dans la présence de forces navales américaines en Extrême-Orient.

Mais puisque M. Hobson dit que les Japonais prendront pour prétexte de guerre, l'envoi de la flotte dans le Pacifique, comment la présence de cette flotte en Extrême-Orient pourrait-elle garantir la paix? Le pessimisme de l'ancien capitaine l'égarerait assurément et lui fait perdre toute logique.

D'autre part voici un journal qui s'occupe exclusivement des affaires navales, "The Navy", qui prétend que la flotte de cuirassés n'est nullement en mesure d'accomplir le voyage projeté. Mais on peut lui répondre que l'"Oregon" est venu sans encombre de San Francisco aux Antilles durant la guerre avec l'Espagne, et que le croiseur protégé "St-Louis", envoyé d'ailleurs comme éclairer de la flotte, vient d'accomplir le voyage autour du cap Horn et d'entrer dans l'archipel de Mars Island sans le moindre accident. Malgré les pessimistes les cuirassés américains exécuteront la croisière annoncée et très probablement il n'y aura pas de guerre.

Tactique arabe et contre-partie.

D'après le général Yusuf.

Autour de Casablanca, les combats—celui de 18 août surtout—présentent une physionomie stéréotypée qui ne saurait étonner les soldats français, successeurs des conquérants de l'Algérie, dont l'un des plus brillants écrivains, en fin de carrière, cette phrase donnée lui comme échantillon: "L'Arabe, quel que soit son nombre et son courage individuel, ne résiste jamais à une attaque à la baïonnette". Il y aurait regret à se borner à une seule citation de Yusuf, tandis que tous les jours se déroulent au Maroc, et à l'étranger, un complet de nos troupes, des faits de guerre variés, mais qu'on dirait avoir été prévus chacun par cet ancien grand soldat d'Afrique, depuis longtemps descendu au tombeau.

Pour la génération actuelle, le général Yusuf, ce magnifique cavalier, coopérateur des plus illustres artisans de la conquête algérienne—tournerait volontiers un personnage légendaire, n'était qu'il a laissé, par certains écrits, la trace évidente de ses qualités militaires les plus positives, et je dirai les plus empreintes de sagesse et de prudence—ce qui peut surprendre chez un chef aussi fougueux, sabreur, indiscipliné, "ehargé" à outrance. Le voici cependant qui semble revenir au monde pour nous apprendre ce que j'appellerai "l'art des précautions" avec les Arabes.

De la guerre en Afrique—tel est le titre de l'opuscule signé Yusuf, et cette œuvre apparaît d'une actualité telle, qu'il faut se demander quels conseils meilleurs que ceux-là, quelle doctrine supérieure à celle-ci, sorti-

raient aujourd'hui, nouvelles expériences faites, de la plume de nos chefs militaires, dans l'Afrique nord-occidentale: le général Lyatsey, pour la frontière algéro-marocaine; le général Drude, sur la plage de Casablanca.

Et en effet, "bien qu'écrivent il y a près d'un demi-siècle, ces pages—celles de Yusuf—sont encore toutes d'actualité, car la tactique des Arabes est immuable, comme leurs mœurs et leur costume".

Ainsi s'exprime, en grande vérité, le colonel de Pommevray, qui a publié, en 1896, le résumé de l'œuvre du général Yusuf, dont il fut jadis un des officiers d'ordonnance.

Le fait est que les péripéties glorieuses par lesquelles passe en ce moment la petite armée que nous avons débarquée à Casablanca, nous démontrent bien, par tout le détail de la lutte, que rien ne saurait faire varier la tactique des Arabes—pas même l'avantage des fusils de précision que leur prodige le négociant européen, et, qu'en somme, l'attaque arabe, comme la riposte qu'elle implique, sont toutes deux directement justiciables des prévisions indiquées et des directives dictées, à Alger, par Yusuf, en 1856. On en peut juger du reste par les quelques extraits que voici:

Les spahis doivent marcher en tête. Le chef a dû choisir une cinquantaine de cavaliers d'élite, revêtus d'un déguisement, être convenu avec eux de certains signaux faits à l'aide du burnous et indiquant, par exemple: l'ennemi, sa force, celle des tribus, etc.

Dans les moments difficiles, on emploie les grands moyens: on fait déserter quelques spahis, comme le fit le maréchal Bugeaud dans la campagne d'Isly. Par ce moyen, il connaissait tout ce qui se passait dans l'armée marocaine.

Avec les Arabes, on charge toujours en "fourrageurs", de la nécessité des fanions: fanion pour le commandant de la cavalerie, fanion pour chaque escadron avec ses couleurs distinctives.

Remarque: il en est ainsi pour tous nos escadrons de chasseurs d'Afrique et de spahis, depuis que la mesure en fut édictée, d'après Yusuf, par son général Loissin, alors qu'il commandait la cavalerie d'Algérie, vers 1856.

Scène des citations: Avec les Arabes, les mouvements tournants sont un des meilleurs procédés pour les mettre en fuite.

En général, les Arabes dirigent tous leurs efforts sur la queue de la colonne.

Tres remarquable enfin le chapitre sur "l'attaque de nuit par les Arabes sur un camp français".

Un premier signal de l'attaque, éteindre tous les feux et garder un silence absolu; les hommes doivent s'asseoir, le fusil à la main; les officiers et sous-officiers, debout, maintenant le silence et empêchant de riposter. Le silence en impose toujours aux Arabes. Dans le cas très rare, mais possible, d'une attaque franche sur une des faces du carré, la troupe qui forme cette face doit se lever, croiser la baïonnette et s'avancer sur l'ennemi d'une cinquantaine de pas au plus en silence, sans tirer et dans le plus grand ordre. Ensuite, reprendre immédiatement la place primitive. On procéda est de maréchal Bugeaud, qui l'a toujours employé avec succès.

Ces quelques citations suffiraient à montrer les côtés pittoresques

de la doctrine émanée de Yusuf; l'on peut être assuré que les préceptes plus généraux qu'il donne encore sont présentés à l'esprit du commandant de nos troupes au Maroc et même des officiers des corps d'Afrique qui font, à son école, leur apprentissage de cette guerre très spéciale.

An surplus, dit noblement le général Yusuf, dans sa brève préface, au surplus je n'ai pas le mérite de l'invention et je me fais un devoir, comme un bonheur, d'avouer que tout ce que je vais écrire, je l'ai appris à l'école de notre maître à tous, le maréchal Bugeaud."

H. de LA PANOUZE. "ancien colonel de spahis."

Les Préliminaires du 24 Mai.

Racontés par le Maréchal de Mac-Mahon.

L'intérêt particulier qui s'attache en ce moment à tout ce qui a trait à la guerre de 1870 donne de l'actualité à cette page empruntée aux "Souvenirs de général Laforest", que publie M. Jacques de la Faye et qui abonde en récits fort attrayants:

Le 24 mai, Thiers ayant refusé de reprendre une démission qu'il avait plusieurs fois offerte, l'Assemblée nationale sollicita le maréchal de Mac-Mahon d'accepter le pouvoir exécutif.

Il fallut de longues et pressantes instances pour décider le vieux soldat.

Dans un moment d'épanchement, le Maréchal raconta à Laforest, qui était allé le féliciter de son avènement à la Présidence, les péripéties de cette journée mémorable. Ce récit, d'une véritable valeur historique, fut immédiatement pris en note par l'un des amis de général. En voici la copie:

"Le Maréchal avait suivi le 23 et le 24 les séances de l'Assemblée. Le 24 au soir, fatigué, il n'y alla point et y envoya ses aides de camp. Le Maréchal se y rendit aussitôt.

"Après la lecture du document par lequel M. Thiers signifiait sa démission à l'Assemblée sous des conditions déterminées, le colonel Broye partit pour rendre compte de l'événement au Maréchal et le prévenir que d'après certaines symptômes, d'après son lui que l'Assemblée comptait pour remplacer l'illustre homme d'Etat.

"Le Maréchal courut aussitôt chez M. Thiers. Il lui dit nettement: "Votre chute paraît assurée et c'est moi que, d'après certains symptômes, on désignerait pour vous succéder. Je ne puis vous remplacer, je ne suis pas à la hauteur de cette tâche. Vous seul y pouvez faire face. Sauvez le pays, autorisez moi à déclarer que vous prenez un ministère de la droite et la situation est rétablie, vous restez et tout est pour le mieux.

"M. Thiers n'en voulut pas démordre.

"Jamais, dit-il jamais! Milieu le fois non! Ma démarche est réfléchie. C'est une volonté inflexible qui me l'a inspirée, je ne céderai pas.

"Là-dessus, une série d'insultes avec répétition des mêmes arguments de part et d'autre.

"A la fin un huisier vint avertir le Maréchal que le Président et le Bureau de l'Assemblée l'attendaient à son hôtel.

"Les dernières supplications furent inutiles et le maréchal regagna son hôtel, où il trouva M. Buffet et le Bureau de l'Assemblée.

"M. Buffet exprima les vœux de l'Assemblée.

"Le Maréchal refusa et donna toutes ses raisons à l'appui, il répéta d'abord ce qu'il venait de dire à M. Thiers, cherchant à établir son insuffisance politique.

"D'ailleurs, ajouta-t-il, il me répugne d'accepter avec la Présidence qui m'est offerte de me mettre en proie à la malveillance et aux clameurs de la presse, dont l'intempérance et l'injustice n'épargneront ni mon honneur ni ma réputation militaire. Je ne puis faire de ces trésors un holocauste à la patrie.

"Enfin, Messieurs, termina le Maréchal, pour vous édifier complètement, je dois vous rapporter le fait suivant qui touche à nos relations extérieures:

"A l'approche de l'évacuation de nos départements de l'Est, le général Manteuffel étant venu à Paris, m'a fait l'honneur d'une visite, dans laquelle après avoir protesté de sa sympathie pour la France et des efforts constants qu'il avait faits pour diminuer les rigueurs de l'occupation, il me tendit la main en m'assurant de ses sympathies personnelles. Je retirai la mienne et lui répondis: "Général, le ne touchera jamais la main d'un général prussien et nul, en Allemagne, ne doit voir en moi que l'homme de la "revanche".

"La députation insista au nom du salut du pays et le Maréchal dut triompher de lui-même et de ses répugnances.

"Le Maréchal ajoutait à son interlocuteur: "— Cette conversation avec le général Manteuffel m'a obligé, une fois en fonctions, d'écrire à l'Empereur une lettre qui aura, je l'espère, modifié le projet: "L'Empereur a dû admettre que, comme militaires, je pouvais avoir d'autres opinions que comme chef de Gouvernement."

JACQUES DE LA FAYE

Les plus haute monuments du monde

Table listing monuments and their heights in meters: 1 Tour Eiffel, Paris, 305; 2 Monument de Washington, Washington, 170; 3 Hôtel de Ville, Philadelphie, 163; 4 Cathédrale de Ulm, 162; 5 " Cologne, 158; 6 " Roen, 153; 7 Pyramide de Chépos, 146; 8 Cathédrale de Strasbourg, 143; 9 " St-Etienne, Vienne, 143; 10 Eglise St-Martin Landshut, 141; 11 Pyramide de Chéren, 138; 12 Eglise St-Pierre, Rome, 137.

THEATRES. ORPHEUM.

A son joli théâtre de la rue St-Charles l'Orpheum Circuit Company, qui ouvre sa septième saison dans notre ville le lundi 16 septembre prochain, donnera comme chaque année du vaudeville de tout premier ordre, et présentera au public de nombreuses étoiles du Vieux Monde et du Nouveau.



Mrs. DOROTHY SHERRID. "Leading Lady" dans la troupe de Tim Murphy, au Tulane.

Quant aux nouveautés qui seront offertes au cours de la semaine, elles sont aussi nombreuses qu'originales.

Cette année la direction ne pourra garder les places réservées par téléphone ou autrement après une heure de l'après-midi pour la matinée et sept heures et demie pour la soirée.

Le contrôle s'ouvre aujourd'hui. Il restera ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 6 heures du soir.

TULANE.

C'est ce soir que s'ouvre au théâtre fashionable Tulane la saison 1907-1908, et c'est le célèbre comédien Tim Murphy et une troupe d'élite qui inaugurent.

Au cours de la semaine cette troupe jouera deux comédies de grande valeur "A Corner in Coffee" et "Two Men and a Girl". La première sera donnée dimanche, lundi, mardi et deux fois mercredi; la seconde jeudi, vendredi et deux fois samedi. Les prix pour la durée de l'engagement de la troupe de Tim Murphy sont de 25 cents à \$1.50 le soir, et de 25 cents à \$1.00 en matinée.

"A Corner in Coffee" est une œuvre qui possède toutes les qualités du genre, et Tim Murphy y est incomparable.

"Two Men and a Girl" est également une œuvre de grand mérite, à la fois sentimentale et amusante.

Peu de comédies, présentement en vogue ont eu un succès aussi constant que "The Kollicking

Girl", que le Crescent offre cette semaine à ses habitués. Elle a été jouée plus de deux cent cinquante fois consécutives au théâtre de Herald Square à New York, et son succès a été également très grand dans d'autres grandes villes.

C'est l'histoire d'une jeune fille qui prend la vocation théâtrale, qui réussit d'ailleurs dans toutes les genres, depuis le vaudeville jusqu'à la tragédie, mais qui finit par retourner au cher vieux foyer paternel.

Cette comédie dans laquelle abondent des situations aussi intéressantes qu'amusantes, sera interprétée au Crescent par des artistes de talent, à la tête desquels se trouvent Snitz Edwards et Lila Bow.

DAUPHINE.

La troupe Barry-Burke entre en plein succès dans la troisième semaine de la saison au Théâtre Dauphine.

Dès la première elle est devenue promptement populaire en jouant "The King and Queen of Gamblers"; dans "A Desperate Chance", le drame qu'elle a joué durant la semaine qui vient de s'écouler, sa popularité s'est affirmée, et tous les artistes qui la composent ont incontestablement montré qu'ils possèdent beaucoup de talent.

Aujourd'hui en matinée les habitués du Théâtre Dauphine iront les applaudir dans "The Half Breed", un mélodrame émouvant dont l'intrigue se déroule dans le Territoire Indien.

On peut sans crainte prédire un grand succès à la troupe Barry-Burke.

UNBROUNT.

Et son visage éclairé d'un sourire de joie. Les voici... elles sont là... éparées, et elle les compte... Oh! ce compte, elle le connaît... Il doit y en avoir dix-huit... Voici la dernière... Une, deux, trois, dix, douze, quinze, seize, dix-sept... Oh! elle a mal compté sans doute! Alors, elle recommence... Non, elle ne s'est pas trompée... Dix-sept seulement... Et celle qui manque, c'est la première que Rose-Lison lui ait écrite!... Mais ce tiroir et ce chiffonnier, jamais elle ne les laisse ouverts... Toujours les clefs sont sur elle... surtout depuis qu'elle leur a confié ce précieux trésor... Que croire?... Comme elle a tout à craindre de Nathalie, c'est vers Nathalie que se porte son premier soupçon...

Cette lettre, la première, la plus ardente, et la plus dangereuse aussi pour la haine qui voudrait s'en servir, ah! comme elle s'en souvient!

"Oh! ma mère, ma mère, ma mère!... Je voudrais remplir ces pages avec ce seul nom, parce qu'il résume tout ce que je peux dire... Depuis les anciens jours où tu venais m'embrasser loin d'ici, au bord de la Menne, comment n'ai-je pas deviné, à tant d'affection, à tant de soins touchants, que tu étais ma mère? Est-ce qu'une étrangère, est-ce qu'une autre femme était capa-

ble d'aimer comme tu m'aimes? Grâce à toi j'ai été heureuse avant d'apprendre le secret que tu viens de me révéler... Et pourtant il me semble que ma vie ne commence que du jour de cette révélation... Sais-tu à quoi je pense?... Je pense qu'avant cela c'était pour moi comme un nuit profonde, puisque je ne connaissais pas ma mère, et que depuis je vis en pleine lumière et en plein soleil, puisque je te connais...

Disparue, cette lettre, car Suzanne eût beau chercher. Elle ne la retrouvait pas.

La même réflexion lui vint, à elle comme à Rose-Lison. — Pourquoi celle-là seulement, et non pas les autres? Sans doute parce qu'elle avait espéré que le vol, de cette façon, resterait inaperçu.

Bientôt, dans l'esprit de la mère et de la fille il ne resta aucune incertitude la première fois qu'elles purent échanger quelques mots.

Ce fut Rose-Lison qui murmura rapidement: — J'ai brûlé les lettres... mais l'une d'elles avait disparu... la première...

Alors la comtesse sentit l'effroi monter dans son cœur. Nathalie les avait espionnées, les avait devinées, comprises... Elles étaient perdues si leur secret était entre les mains de la parenté pauvre...

La suite à dimanche prochain.

La mère et la fille se recouchèrent avec le même cri de surprise et de détresse.

Nathalie eut un pâle sourire: — Je vous ai fait peur!

La veuve passa lentement sans ajouter un mot, sans plus s'occuper d'elle, pendant que les deux pauvres créatures, immobiles, éperdues, échangeaient un regard désespéré...

La veuve s'éloignait, indifférente... comme si elle n'avait rien entendu...

Avait-elle entendu? Bien ne changea dans l'attitude de Nathalie durant les jours qui suivirent. Elle se tranquillisa. Et quand elle ne pouvait se voir elle s'écrivait.

Ce furent des lettres adorables d'amour et de tristesse et de rêves d'avenir.

Presque tous les soirs, elles correspondaient ainsi. Elles avaient choisi la même heure de la soirée. Et si loin qu'elles faisaient l'une de l'autre, ces deux cœurs se parlaient et s'entendaient. Dans son étroite chambrette, meublée de meubles de bois blanc, Rose-Lison était aussi heureuse qu'elle eût pu l'être dans le splendide salon des Croix-Vitré, ses meubles rares avec ses tapisseries précieuses. Et sa comtesse, quand elle écrivait, se transportait par la pensée auprès de l'écrit; au milieu de la pauvreté elle eût voulu faire sa

vie, à côté d'elle. Et cela lui importait bien peu pour elle-même, ce château de luxe et de faste, où elle avait versé tant de larmes.

Lorsque ces lettres étaient écrites, elles n'avaient plus qu'à guetter le moment propice de les échanger. Cela se faisait en un geste furtif, en quelques chambres où le hasard semblait les amener l'une et l'autre, ou bien, simplement, lorsqu'elles se rencontraient.

Après quoi, la mère rentrait bien vite chez elle et s'y enfermait pour prendre possession de l'amour de sa fille. Mais celle-ci était obligée d'attendre le soir, son service fini et lorsque, personne n'ayant plus besoin d'elle, elle remontait se coucher.

Une fois, Suzanne lui dit: — Tu les détruis, n'est-ce pas? Tu ne commets pas l'imprudence de les garder?

Rose-Lison pâlit, balbutia: — Oh! mère, je n'ai pas encore eu le courage de m'en séparer... — Il ne faut pas... Brûle, brûle... Nous sommes en danger toujours... Tu promets? — Ce soir, mère... Je le jure... Mais je les couvrirai de tant de baisers que ton écriture en sera devenue méconnaissable...

— Non, non, détruis-les pour mon bonheur et pour le tien... En rentrant chez elle, le soir venu, Rose-Lison fut surprise. Elle retrouvait sa porte ouverte. Et elle se rappelait l'avoir fer-

mée à clef, ainsi qu'elle faisait soigneusement tous les matins. Elle essaya de se rassurer. — J'aurai cru l'avoir fermée, murmura-t-elle.

Les lettres maternelles étaient cachées au fond de sa malle et celle-ci, elle en était bien sûre, avait un cadenas solide dont la clef ne la quittait jamais. Le cadenas n'avait pas bougé. Rose-Lison respira. Elle ouvrit et alors le coup d'œil de l'enfant s'éclaircit et ordonna qu'elle était découverte, que bien que rien ne parût avoir été modifié, que tout parût dans son ordre habituel, cependant certaines piles de linge avaient été froissées et n'avaient plus leur symétrie rectiligne, on eût dit qu'une main prudente s'était glissée entre ses toiles pour fouiller jusqu'au fond de la malle. Et le cœur de Rose-Lison se glaça d'effroi.

Un mot expira sur ses lèvres: — Les lettres! Les lettres! — Dans une fièvre de désespoir, elle boulevista, vide, renversa et elle se mit à pleurer.

Les lettres sont au fond de la malle... Elle les saisit, les embrassa, et elle pleura... qu'elle épouvanta, en quelques secondes... Elles les relit, dans l'ordre où elles se trouvent, c'est-à-dire en commençant par la dernière, celle qu'elle avait reçue la veille même. Et au fur et à mesure, quand elle en a bien imprimé sa mémoire, quand elle est bien sûre que toutes ces

phrases brûlantes de tendresse ne sortiront jamais de son cœur, elles les approche de la flamme de la bougie qui les consume. Déjà le sacrifice va être complet. Il ne lui reste plus à relire que la première de toutes les lettres maternelles, celle-là même que Rose avait reçue le lendemain du jour où mère et fille étaient convenues de cet échange de correspondance mystérieuse, celle-là qui, peut-être plus que toutes les autres, débordait de protestations, et d'ivresse et de joie et de rêves fous...

Cet lettre, enfin, dont elle se rappelle, mot pour mot, des passages entiers:

"Je puis t'appeler ma fille, oh! Rose, mon enfant chérie... Saurais-tu ce que j'ai souffert d'être séparée de toi et devines-tu le désespoir de mes jours et de mes nuits, lorsque je pensais que je ne te reverrais plus? Je voudrais te faire l'histoire de ces tortures, afin que tu prennes en pitié ta mère et que tu m'en aies plus de compassion. Et je te le dirai, je t'écrirai parce que je suis jalouse de ce que fait la vie et parce qu'en te montrant ce que fut la mienne, je te donnerai l'exemple des confidences... Je te parlerai de moi, rien que de moi!... Tu me parleras de toi, rien que de toi... Oh! ma fille adorée que je possède enfin et que tant de périls menacent encore... toi si douce et si belle et si séduisante que rien qu'en

paraissant tu as déjà conquis le cœur du père qui te méconnaît, innocent et pure enfant, et qui te désire..."

Cette lettre où est-elle donc? Elle la cherche. Elle boulevista de nouveau sa malle, y laisse pas un coin où ne fouille sa main tremblante.

Mais il faut bien qu'elle se rende à l'évidence! La lettre a disparu... A-t-elle vraiment disparu? Ou Rose, avec les autres, l'a-t-elle brûlée par mégarde? — Volée! oui, j'en suis sûre, on me l'a volée...

Une réflexion, pourtant, la rassura: — Pourquoi eût-on pris celle-là seulement, et non point les autres? — Suzanne, de son côté, vient s'enfermer chez elle. Le conseil qu'elle donnait tout à l'heure à sa fille, elle ne l'a pas suivi pour elle-même. Non, jusqu'aujourd'hui elle n'a pas eu le courage de se séparer de ces feuilles où élate, dans toute son ardeur et son enthousiasme juvénile, la passion filiale. Elle aussi les relit chaque soir et s'en imprègne et les apprend jusqu'aux derniers mots. Mais le péril court lequel elle a voulu mettre en garde Rose-Lison existe pour la mère. Ces lettres, ne peut-on s'en emparer? La cupidité terreur d'une pareille imprudence lui est venue.

Elle ouvre le tiroir d'un chiff-